

aventure de la liberté, d'entrer dans la tête de personnages contradictoires, d'épouser le mouvement de leurs erreurs – et cela de Drieu à Sartre, d'Aragon à Foucault. Or ce qui ne colle plus, à ce moment-là, c'est l'idée-pivot de Benda : à savoir que la vérité, la justice sont lisibles à livre ouvert, à tout moment de l'histoire. Il y a là, en fait, un idéalisme de la vérité qui fait l'impasse sur les raisons de l'erreur. Pourquoi un intellectuel se trompe-t-il ? C'est la question la plus énigmatique qui soit. La malignité, la surdité devant le stalinisme, le fascisme, le pétainisme ne suffisent pas à tout expliquer. L'histoire, elle aussi, est perverse. Elle a, à tout instant, ses zones d'invisibilité. Par exemple : comment certains intellectuels dreyfusards ou se réclamant de cette lignée ont-ils pu trente ans plus tard défendre des bourreaux comme Staline (et non plus un innocent comme Dreyfus) au nom des mêmes valeurs ?

J. Lacouture. – Sans doute parce qu'ils ne savaient pas tout à fait ce qu'était la réalité stalinienne ou fasciste. Moi-même, journaliste, j'ai commis des erreurs sur le Viêt-nam, sur le Cambodge. Je souffre d'une brûlure biographique très forte. Plus tard, je me suis mis en procès, comme vous le savez. Mais c'était à la lumière d'une vérité qui est apparue au fil des années. Quant à votre génération, ne s'est-elle pas engagée, elle, dans le maoïsme, qui à moi m'est toujours apparu comme une aberration, épique certes, mais une aberration quand même ? C'est un peu ce que je vous reprocherais : avoir fait comme si les documents, les images de votre série télévisée aujourd'hui avaient été à la disposition des acteurs de chacune des époques que vous évoquez. Or je veux bien, par exemple, qu'Aragon, si proche de l'appareil du PC, ait su assez vite de quoi il retournait en URSS. Mais tant d'autres

n'avaient pas le même degré de connaissance !

B.-H. Lévy. – C'est toute la question. Difficile de trancher. En fait, je crois qu'à la fois ils savaient et ne savaient pas. Prenez la polémique entre Barbusse et Rolland à propos des premiers goulags, dans les années 20. Tout est là. Tous les arguments sont sur la table. Or, mystérieusement, cela n'empêche rien. La preuve : Gide, fasciné par l'homme nouveau que prépare l'Union soviétique. Ou ensuite Drieu, séduit par le même mirage mais cette fois-ci fabriqué en Allemagne. Toute cette affaire, au fond, est de nature religieuse. C'est là la dernière guerre de religion de l'histoire. Le Cambodge, dites-vous ? Les maos ? C'est la tentation la plus radicale. L'idée d'une révolution qui déboucherait sur la perfection. Et cette perfection signifiait – absolument – horreur et barbarie. Etape décisive. Car c'est à partir de là que nous en avons terminé avec la très longue histoire du désir de révolution.

J. Lacouture. – Dans votre travail, vous traitez excellemment les surréalistes en tant que groupe. Mais, pour le reste, vous n'accordez pas assez d'attention à ces bancs de poissons que sont les intellectuels français, qui ont toujours frétillé dans les revues, le lieu naturel de leurs aventures. « La Revue blanche », la « NRF » et « les Temps modernes » auraient été de magnifiques héroïnes, ne croyez-vous pas, vous, directeur de « la Règle du jeu » ?

B.-H. Lévy. – Et c'est vous, le biographe fasciné de Malraux, Blum, de Gaulle, Mauriac, qui me faites ce reproche ! Vous le savez mieux que moi : l'« entrée » par les héros, les personnages est plus propice au regard et au récit que l'entrée par les revues ou les institutions ! Ce qui m'a intéressé, pendant ces années de travail, c'est de suivre Malraux en Espagne, Drieu à Nuremberg ; c'est



de raconter cette drôle de tribu, avec ses monstres, ses éclopés, mais aussi ses figures grandioses.

J. Lacouture. – D'où ce penchant à maltraiter les intellectuels qui ne vous « emportent » pas. Je reconnais que vous parlez bien de Mauriac et que vous dites sur lui, au moment de la Résistance, de l'Algérie, ce qu'il y a à en dire. En revanche, avec Aron vous êtes très froid. Sans doute parce que c'est un professionnel de l'observation et pas « un écrivain en vacances » ?

B.-H. Lévy. – Il n'est pas en effet le héros type de cette histoire. Mais je plaide coupable de toute façon. Pour une autre raison. C'est cette vieille polémique à propos de « l'idéologie française » qui